

Sur une controverse, et les meubles qu'elle a déménagés

Anne Lardeux

Number 313, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lardeux, A. (2016). Review of [Sur une controverse, et les meubles qu'elle a déménagés]. *Liberté*, (313), 72–73.

Sur une controverse, et les meubles qu'elle a déménagés

Dépossession et héritage colonial : quand la réception d'un film bouleverse nos habitudes de pensée.

ANNE LARDEUX

PROJETÉ dans le cadre de l'édition 2015 des Rencontres internationales du documentaire de Montréal, *of the North* a suscité une réaction virulente, mobilisant une critique qui en dénonçait le geste : un homme blanc, Dominic Gagnon, extrait des images d'un matériel public mais domestique et intime posté sur YouTube par des Inuits et les utilise pour en faire un film, le sien. Le matériau sélectionné comprend, entre autres images celles-là escamotées du débat, des hommes saouls, des hommes qui vomissent, une femme qui se touche, des animaux morts. Gagnon est accusé de reconduire des stéréotypes racistes tout en capitalisant sur le dos d'un territoire et de communautés à la rencontre desquels il n'est pas allé.

Je ne parlerai pas ici du film, au sujet duquel beaucoup de choses ont déjà été écrites. Je voudrais plutôt témoigner de ce qu'il a activé : une étude collective, informelle mais active, qui a occupé l'automne et l'hiver dans un jeu bouleversant les identités, les positions et parfois les amitiés. Des discussions ont eu lieu, vives, souvent douloureuses dans leurs interpellations, mais qui ont mis en relation des idées et des personnes aux ancrages intellectuels différents. Pour les évoquer, je pourrais écrire du point de vue d'un nous qui choisit son camp et désigne ainsi les autres avec lesquels nous ne sommes pas d'accord. Seulement, ce nous n'a cessé de se reconfigurer, ou alors c'est moi qui traversais d'une position à l'autre sans réussir à me fixer. Au final, un nous émerge ici mais il renvoie, au-delà des désaccords parfois insurmontables, à la communauté large investie dans ce débat.

Des lignes de fracture sont apparues et nous découpaient, même si nous les refusions, craignant leurs assignations grossières et toujours reconduites : non, le Québécois francophone n'allait pas encore être le redneck raciste que désigneraient des anglophones moralistes, l'Autochtone disparaissant entre ces « deux solitudes ». Il fallait dépasser les habituels habits de l'incommunicabilité, dépasser l'injure et se raconter les uns aux autres les intimes convictions auxquelles nous rattachait le film, puis, dans le mouvement

même de cet échange, accepter de les perdre, fondues dans une indécidabilité nouvelle.

Nous avons parcouru des univers que nous ignorions. Nous débarquions dans ces mondes riches, densément habités, nous nous y trouvions parfois bien mal équipés. Nous revenions à la maison, changés, incapables de reprendre la vie qu'on avait laissée. Les idées qui étaient les nôtres et que nous manipulions avec l'aisance qu'accorde la familiarité, qui nous rendaient habiles à reconnaître les images justes et bonnes, les gestes pompiers, les zones humides ou sèches d'un rapport esthétique au monde, bloquaient des passages pourtant nécessaires, leurs dimensions soudainement non naturelles, encombrantes. Nous étudions.

Une des découvertes de cette étude est le livre *The Undercommons : Fugitive Planning and Black Study* de Stefano Harney et Fred Moten. Leur dialogue porte sur le genre de travail que nous faisons autour du film de Gagnon et permet de saisir les modalités de cette mise à l'étude. De quoi s'agit-il et comment étudie-t-on ? On peut partir d'un texte, ici c'est un film, ou simplement d'une formule à l'adresse des autres. On entre dans la proposition et dans cet espace qu'elle crée, on n'est pas seul, c'est un espace social. La controverse soulevée par *of the North* a constitué au Québec ce type d'espace... Du stock a circulé, des gens, des choses, des idées ont été mis en contact et en friction. Entrer dans cet espace qui porte l'étude autant qu'elle porte sur lui implique toutefois d'y faire son chemin dans une relation aux autres éthique et responsable. Cela engage une socialité directe à partir d'un mode de relations refusant les positions antagonisées qui nous fixent par avance sans qu'on n'y puisse rien faire. La responsabilité qui se rapporte à cette socialité se fait par une écoute active et mobile par laquelle on peut saisir la portée des adresses respectives en dépassant leur puissance accusatoire.

Ainsi, alors même que j'ai reçu *of the North* comme une possibilité de contact avec un territoire dans l'affront d'un ennemi commun, l'économie extractive et la violence qu'elle nous fait, il a fallu entendre ceux qui vigoureusement

DOMINIC GAGNON

of the North

Canada, 2015, 74 min.

contestaient ce contact : je l'aurais fantasmé et il n'aurait été au final qu'un accès de plus ménagé par et pour des Blancs, en un mouvement univoque et obscène dans son aveuglement. Le film procédait d'une certaine brutalité, le geste de Gagnon posé sans égard à un contexte en fragile recomposition, de *Idle No More* à la *Highway of Tears* jusqu'au dévoilement de la Commission de vérité et réconciliation sur les pensionnats autochtones. Alors *of the North* a été pris d'assaut, érigé en barricade par nécessité, celle de constituer de nouveaux modes de représentation pour contrer la puissance omnisciente de la saisie blanche du monde. La question de la production des images et de leur circulation se posait dans la mise en crise même des canaux les plus légitimés de la pensée éclairée, les festivals et cinéphiles bien outillés, leur monde déployé en parallèle de territoires consommés sans autre point de contact que leur regard de privilégiés. *of the North*, ce film qui d'internet fait son terrain, se trouvait, par la réaction qu'il suscitait, à batailler au dehors, en plein vent.

Était-il possible de recevoir la portée acérée de cette lecture tout en défendant un autre refus, celui d'une politique des images qui s'en remettrait absolument au droit ? Comment refuser la logique de ce régime des représentations qui arbitre les vulnérabilités selon des identités et des positions prédéfinies qu'on ne peut quitter au risque de perdre la protection qu'il leur associe ? Quelle puissance espérer dans ces conditions ? Comment ne pas en mourir de désespoir ? Cette politique organise la vérité, régleme nos réconciliations et travaille à baliser les relations entre les personnes, entre les personnes et les biens, sous le seul angle de la possession libérale. Elle organise les éléments du monde en deux espaces antagoniques, l'un public, l'autre privé, et tâche de confondre dans cette étouffante alternative ce qui est *commun* ou ce qui pourrait l'être, commun à tous sans que personne ne le possède. C'est à cette politique infinie de l'enclosure que répond l'*undercommons* de Harney et Moten, qui trace une ligne de fuite possible.

Le mouvement initié par l'étude crée donc ce commun où disparaître, l'*undercommons*. Il nous ramène à une forme de fugitivité qui sape les fondations de l'antagonisme général par lequel nos existences sont réduites à leur stricte relation aux institutions et à l'autorité. Cette fugitivité qualifie le mouvement initié par l'étude et se rapporte à sa force informelle, non instituée, diffuse et sans porte-parole, par laquelle refuser les dualités antagonisées. Il ne s'agit pas de savoir qui est fort, qui est faible, qui possède et qui n'a rien, et d'une de ces positions adresser à son versant dominant une demande de reconnaissance ; l'*undercommons* initie une autre opération qui mine le pouvoir en l'encerclant. C'est précisément pour aider à penser une telle opération que Moten et Harney recourent à la figure de la colonie et de son encercllement.

Cette figure, centrale au livre, fait référence au cinéma hollywoodien. Ou plutôt, c'est une image que le cinéma américain a fabriquée et que les deux auteurs occupent

pour la détourner. Cette image hollywoodienne inverse elle-même en trompe-l'œil le rapport de force « objectif » entre autochtones et colons et déplace les colons de leur position d'agresseurs à celle de potentielles victimes. Dans cette économie, ils sont menacés par une force qui les encercle, dont ils doivent se défendre, embastillés dans un fort légitimé par ce danger. Or, on le sait, le fort est plutôt l'avant-poste d'une conquête qui détruit et soumet sol, bêtes et hommes à son autorité. Moten et Harney se gardent de déconstruire cette image ou de la remettre sur pieds – et avec elle le monde à l'endroit – dans un geste réclamant réparation et justice. Ils activent l'image au lieu de s'en indigner pour en revendiquer la forteresse : oui, nous sommes les forces mouvantes, insaisissables ; oui, nous sommes ce commun qui encercle, menaçant et fugitif.

La proposition consiste donc à miner la politique de dépossession et ses attaques continues par une forme de fuite, qui n'est pas une course au loin de la loi blanche vers un territoire illusoire où elle ne serait pas déjà là (elle est partout et nous sommes chez nous autant qu'elle est présente). C'est la fuite comme le mouvement délié d'une matière qui s'écoule tout en restant là.

Les voici donc les moyens mobiles pour penser la dépossession sans en passer par une sociologie définitive, sans la condamner à n'être que le revers pauvre de la possession. La dépossession est plutôt perçue et vécue comme une condition qui se réfléchit au-delà de la loi du colon tout en l'affrontant : non pour s'exposer à ses effets de correction, mais bien pour continuer à lui échapper. Il faut trouver la loi mais lui préférer la nuit et sa mauvaise vie.

Le commun de la dépossession nous tient ensemble : il est tout autant une forme de socialité qu'une fugitivité toujours reconduite, il implique une dette qui ne se rembourse pas, qui nous lie et ne se résout pas. Ce lien est une responsabilité, centrale à l'étude cristallisée par *of the North* : le problème exposé par le film, il fallait assumer d'en faire partie. Réfuter les assignations mais voir d'où nous parlions et ce que cette énonciation pouvait produire, la fameuse question du privilège. Dans la circulation des arguments, les modalités de cette responsabilité ont été âprement débattues : fallait-il une politique rigoureuse d'arbitrage des positions entre ceux qui occupent et ceux qui encerclent, ou réaffirmer le commun et sa dette, dans la défense d'un mouvement fugitif échappant à cette politique ? Les deux courants se mitigeant l'un l'autre, une indécidabilité a pris le pas et permis la poursuite de l'étude et ses implications. Il fallait les uns les autres se posséder au fil des arguments, se voir dépossédés par une idée, avec parfois le sentiment d'une honte qui nous déplaçait encore. Il valait mieux accepter ça, se laisser mouvoir, abandonner des convictions pour que d'autres se consolident d'une matière inconnue, si c'était pour maintenir ouvert l'espace du film – son étude à poursuivre et l'espoir qu'elle anime. **L**

Nous débarquions dans ces mondes riches, densément habités, nous nous y trouvions parfois bien mal équipés. Nous revenions à la maison, changés, incapables de reprendre la vie qu'on avait laissée.